

Itinéraire d'une ancienne et amie de l'Aérium

Avril 1954

L'année de mes 11 ans, ma petite valise à la main, accompagnée de maman et de ma petite sœur Annie âgée de 9 ans, nous nous rendions à l'Aérium nous refaire une santé.

Notre sœur Monique âgée de 13 ans, se trouvait déjà dans le préventorium. Nous avons toutes trois « attrapé » le vilain microbe de la tuberculose qui faisait des ravages dans les familles.

Mademoiselle Craignou et Mademoiselle Guérin nous accueillait avec bienveillance puis, direction villa « Tante Sophie » où Madame Patanchon nous attendait. Une trentaine d'enfants et plus y séjournaient en quarantaine ce, pendant 21 jours. Notre maman écourta nos adieux. Très vite, nous nous sommes intégrées.

La villa « Tante Sophie » était une maison merveilleusement ouverte sur le bassin que je découvrais. Le matin, en ouvrant les volets, je m'imprégnais de cette beauté particulière, sauvage et... familière. Le cri des mouettes, les odeurs de la mer, je respirais déjà mieux.

Après un agréable séjour entrecoupé de jeux, de soins indispensables, nous étions prêtes à intégrer l'Aérium. Maman « Pat » a ensoleillé notre séjour. Elle distribuait sans compter ses soins et beaucoup d'affection. A table, une énorme louche à la main, elle nous servait en nous disant : « mets toi ça dans les trous de nez !! ». L'assiette était bien remplie, il fallait tout manger...

Le 21 ième jour, direction l'Aérium : un endroit merveilleux parsemé de pins, de genets, et de tamaris. Les bâtiments étaient harmonieux et clairs. Mademoiselle Léo, « maman Léo » nous accueillait avec joie. Nous nous sommes très rapidement intégrées dans ce groupe des moyennes, dans cette vie faite de partages, de découvertes, et surtout des nouvelles copines et amies. Les marches jusqu'à Andernos par la forêt, quel régal ! Surtout l'hiver lorsque nous avons nos sabots glissant sur les aiguilles de pins.

Notre réfectoire se trouvait sous un préau à côté du gymnase. Sous nos yeux s'étalait la forêt de pins de l'Aérium. Il y avait un cheval blanc « Papillon » qui broutait un peu plus loin. Notre dortoir se trouvait à côté du préventorium et, sous la galerie, l'après midi, ma sœur Monique et ses copines se reposaient sur un pliant. Cette partie du préventorium donnait côté plage. A la suite de ce bâtiment, le grand réfectoire superbe, éclairé par des fresques magnifiques nous réunissait autour d'une immense table ronde pour y manger l'hiver. Toutes les boiseries et parquets bien entretenus par Madame Ducamin sentaient bon la cire. Puis, plus loin, notre dortoir avec une tisanderie à côté.

Maman Léo dormait au bout du dortoir, nous étions rassurées par sa présence. Un peu plus loin, le bâtiment des petits dans lequel travaillait avec deux autres collègues une jeune surveillante devenue depuis, mon amie Jeanine. J'ai beaucoup aimé travailler dans la classe de Madame Despujol notre maîtresse attachante et tellement discrète. Avec elle, nous partions sur le bassin vidé de son eau. Là, nous pataugions, nous nous enfoncions dans la vase jusqu'aux genoux en cherchant des petits habitants, crabes, coquillages.

Je n'aimais pas cette sensation d'aspiration dans mes jambes, mais nous écoutions avec intérêt notre « instit » qui nous faisait découvrir le bassin. Combien j'ai admiré ce Monsieur Brémontier qui a réussi à dompter les dunes grâce à son idée de plantation des pins. Dès le matin, après la toilette, nous partions déjeuner sous le préau pieds nus, les aiguilles de pins nous faisaient sursauter, mais pour les pieds plats, c'était efficace... En passant devant la cuisine, on récupérait le petit déjeuner composé de pain de seigle, lait à foison (car nous manquions de calcium), et pichet de chicoré pour maman Léo.

Dans l'immense cuisine, Madame Ricaud, excellente cuisinière, maniait d'énormes poêlons, faitouts, etc... sa cuisine était bonne. Son mari travaillait également à l'Aérium, il s'occupait des travaux d'entretien d'extérieur et d'intérieur. Mon petit déjeuner était bon

mais la « punition » arrivait avec la cuillerée d'huile de foie de morue. J'en garde encore, 57 ans après, le goût acre dans la bouche.

Mademoiselle Craignou habitait dans le premier pavillon à côté de l'infirmerie près de l'entrée de l'Aérium. Elle cohabitait avec Mademoiselle Guérin, sous-directrice et infirmière ; c'était la fille de Madame Patanchon. Elle était plus jeune que Mademoiselle Craignou, elle était jolie, très vive, elle adorait l'entrain, la gaieté et la danse. Elle préparait les fêtes de l'Aérium du 15 août et de Noël avec brio.

Mon état de santé donnait des inquiétudes et il était question que je parte au « préven. » où se trouvait Monique. Je ne voulais pas quitter ce groupe chaleureux, et je pleurais beaucoup. Mademoiselle Craignou alertée a pris sur elle de me laisser à l'Aérium où mes liens étaient créés. Elle a eu raison car un mieux très sensible s'est révélé.

Nous avions un « prof. » de gym, un « kiné. », Monsieur Lavielle très qualifié et dévoué pour son travail. Autant j'aimais les exercices, petit parcours du combattant, course à pieds, mais lorsqu'il nous manipulait le dos, le cou, je souffrais et le bruit de mes os qui craquaient me remplissait d'effroi. Piqûres, prises de sang, radios, ne me traumatisaient pas. Maman Léo, pleine d'entrain, de sagacité, de bonté, nous aidait à passer ces petits caps difficiles. Elle chantait très faux mais a su nous donner le plaisir du chant. Je détestais faire la sieste car elle était longue. Pendant 2 heures, allongées sur le dos, mains derrière la nuque, jambes repliées et yeux fermés, je trichais et gardais les yeux entrouverts. Je contemplais le ciel et les nuages ouatés qui s'effiloçaient et composaient de féeriques tableaux.

Il y avait une cinquantaine de personnes employées à l'Aérium. Monsieur Borde-Sues notre Docteur, nous soignait avec grande attention, c'était un homme qui aimait les enfants, bourru un peu, mais il nous sécurisait beaucoup. Il est vrai que les soins étaient nombreux, notre santé très surveillée, nous étions dans un grand cercle familial très vigilant. Il y avait aussi un local de couture et de repassage.

Madame Marguerite appréciait nos petites visites, elle était la douceur même malgré son terrible handicap posé sur son visage. Dans la tisanerie, le soir, nous triions le tilleul résultat de notre cueillette dans le château de Madame Wallerstein. Quelle bonne odeur dans ce parc, et quelle joie de se dégourdir, de sortir aussi et de découvrir Arès, ce petit centre protégé par son église.

La demi-sœur de Mademoiselle Guérin était professeur de danse et, avec son aide, nous préparions les fêtes où les parents étaient heureux de voir évoluer leurs enfants costumés dans différents ballets.

L'Aérium était très animé car il y avait trois groupes : grands, petits, moyens, filles et garçons à part. Je suis restée 6 mois la première année. Nous avions la visite des parents tous les quinze jours, et maman, toujours fidèle, venait nous voir.

Madame Brun s'occupait du secrétariat avec Monsieur « Pat. », c'était une jolie brune, des yeux très noirs, elle avait un regard très intense et, 57 ans plus tard, son regard n'a pas changé, mais ses cheveux comme les miens ont blanchi avec le temps. Elle avait une sœur très grande, adorable de gentillesse qui cousait nos costumes de kermesse. Ce jour là, le président de la Croix Rouge, Monsieur Weiller, venait passer la journée et assistait au spectacle de danse.

Dans les années cinquante, il était venu accompagné de Madame Juliette Gréco, ancienne pensionnaire et surveillante dans les années quarante. Des années plus tard, Mademoiselle Craignou nous racontait l'impétuosité et le fort caractère de notre chère chanteuse.

Mon premier et unique Noël passé à l'Aérium a été très difficile pour moi car j'étais loin de la chaleur familiale. J'ai beaucoup pleuré cette nuit là. Je suis venue 6 années consécutives pour me soigner, et je retrouvais avec joie mes copines des années précédentes. Le microbe de la tuberculose était têtue.

Lors de mon dernier séjour en 1959, Mademoiselle Craignou me proposait un poste de surveillante à l'Aérium. J'ai refusé car je tenais à rester encore chez mes parents. De ces séjours, j'ai gardé une profonde amitié pour Mademoiselle Craignou, je l'admirais

beaucoup pour sa grande générosité, sa droiture et son courage. Nous sommes toujours restées en contact malgré les aléas de la vie.

En 1970, elle me téléphonait pour m'annoncer avec tristesse la fermeture de l'Aérium, nous avons fermement protesté contre cette cruelle décision. J'ai écrit au Président Weiller, j'étais indignée car c'était un endroit idéal pour une guérison des enfants malades. Celui-ci m'a répondu que grâce au progrès des antibiotiques, cette maladie ne nécessitait plus de séjour à l'Aérium. Cette fermeture a porté un coup à Arès car une cinquantaine de personnes se retrouvaient sans travail. Le temps a passé, je n'ai jamais retrouvé cette qualité de vie. J'ai maintenant la grande chance de vivre ma retraite à Arès, de me promener à pieds devant mes souvenirs je guette en passant l'ouverture d'un volet, des cris d'enfants, des chansons, des promeneurs heureux... Mais espérons... je voudrais tellement que tout revive !

Claude Rongeau